

## INTRODUCTION

---

### ENTRÉE EN SCÈNE DU HÉROS

Sous le règne des Comnènes, l'Empire byzantin, plus justement appelé « Empire romain d'Orient », connaît son apogée médiéval. Depuis 843, date de la victoire des adversaires de l'iconoclasme et du rétablissement des images, l'Empire fête le premier dimanche de Carême « le Triomphe de l'orthodoxie » – la doctrine (*doxa*) droite (*orthos*). L'identité de l'Église byzantine a même été renforcée depuis son schisme avec l'Occident en 1054, quand le cardinal Humbert, l'envoyé pontifical, déposa la bulle d'excommunication du patriarche Michel Cérulaire sur l'autel de Sainte-Sophie. À son héritage romain toujours vivace dans les institutions, l'idéologie impériale a intégré le christianisme : l'empereur est le soleil levant, quand il se présente à son peuple dans l'hippodrome, mais il est en même temps, depuis sa loge orientée vers Jérusalem, le lieutenant du Christ, et son royaume terrestre, nouvel Israël, se doit d'être calqué sur le royaume céleste. À l'Église byzantine est intimement lié l'usage du grec, qui est la principale langue de communication dans l'Empire, mais aussi la langue de l'éducation et des lettres et Byzance s'enorgueillit d'être la dépositaire des textes issus de l'Antiquité. Constantinople, la capitale de l'Empire, centre de

tous les pouvoirs, dite encore « la reine des villes », atteint au milieu du XII<sup>e</sup> siècle les 400 000 habitants, surpassant par son nombre toutes les villes connues d'Occident. Elle est renommée pour ses richesses inouïes, pour ses magnifiques palais et ses églises ornées de mosaïques et de marbres polychromes. Les visiteurs étrangers sont éblouis devant une telle munificence. Il paraît que le sultan Kilidj Arslan venu en personne à Constantinople en 1161, en voyant la salle du trône si richement ornée et l'empereur Manuel I<sup>er</sup> couvert d'or, de pierres précieuses, de perles et d'habits de soie, fut convaincu de la toute-puissance de l'Empire. Et, pourtant, un peu moins d'un siècle auparavant, dans les dernières décennies chaotiques du XI<sup>e</sup> siècle, qui aurait pu croire à cette gloire retrouvée de Byzance, quand Alexis Comnène, un très jeune homme, âgé de quinze à dix-sept ans, allait guerroyer au nom de l'empereur contre les rebelles de toute espèce ? Quand, profitant des nombreux troubles intérieurs, l'ennemi frappait aux portes de l'Empire et le mettait en danger extrême jusqu'à menacer son existence. Aurait-on pu croire que ce presque adolescent aux boucles rousses, plein de fougue au combat et même un peu trop téméraire, allait non seulement sauver l'Empire, mais encore lui donner de nouvelles structures, qui allaient perdurer jusqu'à sa chute finale en 1453 ? La famille des Comnènes, en effet, restera au pouvoir jusqu'à la fin de l'Empire. Elle s'alliera à toutes les grandes familles et continuera d'être longtemps célèbre dans tous les pays d'Europe où ses membres s'exileront après la conquête ottomane.

Alexis fut donc celui par qui l'Empire connut un destin singulier. Certes, son œuvre s'inscrit dans les grandes tendances qui se dessinaient depuis la « renaissance macédonienne » du X<sup>e</sup> siècle, quand des empereurs capables, bons généraux pour les uns, fins lettrés pour les autres, avaient porté l'Empire à ses extrêmes confins territoriaux, lui avaient insufflé une vitalité nouvelle et l'avaient marqué d'un renouveau culturel et artistique. Depuis lors, la société s'était transformée en profondeur avec l'ascension irrésistible d'une aristocratie de naissance, qui détenait de grandes propriétés foncières, surtout en Asie Mineure, dont Alexis Comnène est l'un des plus illustres rejetons. Depuis plusieurs décennies, les révoltes étaient l'expression des luttes entre les grandes familles de l'Empire pour conquérir le pouvoir suprême. Alexis fut celui par qui se hissèrent au trône les deux grandes familles alliées des Doukai

## INTRODUCTION

et des Comnènes, mais sa personnalité se calqua sur le sort de l'Empire de façon si étroite qu'elle le marqua définitivement. Alexis commença sa carrière en soldat au service de l'empereur comme des milliers d'autres. Il faisait partie néanmoins de l'élite de la société. Il était, en effet, le neveu de l'empereur Isaac Comnène et le fils d'une mère ambitieuse et calculatrice, qui, après avoir échoué à élever au trône son époux, ne rêvait que du trône pour ses fils. Ce n'était pas suffisant pour en faire un empereur et encore moins pour lui assurer le trône près de quarante ans après une série de règnes qui s'étaient succédé rapidement depuis la mort de Basile II en 1025. Nous essaierons de montrer comment Alexis Comnène sut y parvenir.

En 1081, à l'avènement d'Alexis I<sup>er</sup>, l'Empire byzantin est sur le point de sombrer dans le chaos. Pendant la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle, les révoltes n'ont pas cessé d'ébranler l'autorité impériale. Elles ont de plus provoqué l'appétit des peuples étrangers, qui appuient tel ou tel rebelle. L'Empire est agressé de l'intérieur et de l'extérieur. Après la longue période d'accalmie, qui avait suivi les dernières conquêtes du début du siècle, de nouveaux ennemis sont apparus et ont rompu les frontières. Les Petchénègues ont traversé le Danube. Les Turcs ont envahi l'Asie Mineure. Les Normands ont bouté les Byzantins hors d'Italie. Tous sont autant de menaces potentielles pour la vie même de l'Empire. Dans ces conditions, le règne d'Alexis peut être considéré comme une lutte pour la survie. Mieux encore, il réussit à écarter le danger extérieur et à pacifier la situation intérieure. Le terme de réussite a même été avancé, car Alexis lègue un Empire agrandi à son fils Jean. Son œuvre a permis aux Comnènes de rester sur le trône tout un siècle. 1118 : l'Empire agrandi, les ennemis repoussés, l'Empire en paix et stabilisé. Alexis serait le sauveur de l'Empire. Cette proposition soutenue par un grand nombre d'historiens a suscité chez d'autres une vigoureuse protestation. Ils ont sorti de leurs manches un autre visage d'Alexis I<sup>er</sup> : celui qui a cassé une expansion économique en plein essor et brisé une renaissance culturelle fleurissant depuis quelques décennies, ou celui qui a fermé une société qui ne demandait qu'à s'ouvrir aux autres. Alors telle est la question posée : Alexis fut-il le sauveur d'une nation (ce terme a même été employé pour signifier le basculement qui se serait alors opéré dans la relation des Byzantins à leur Empire) ou bien fut-il le responsable d'un

supposé déclin de l'Empire, qui amena la catastrophe de 1204 (le sac de Constantinople par la quatrième croisade) ?

Nous avons commencé cette étude sans parti pris. Nous avons choisi la biographie pour étudier le règne d'Alexis, car la biographie historique a cela de magique qu'elle nous rapproche du personnage, tout en laissant des zones d'ombre où chacun peut laisser libre cours à son interprétation. Elle laisse donc une part de liberté au personnage, au biographe et au lecteur, tout en restant au plus près des événements. La biographie d'Alexis I<sup>er</sup> Comnène est fondée sur une abondante historiographie médiévale et moderne. Il faut à cet égard souligner les recherches récentes, qui ont permis l'édition et la traduction en langue moderne de sources précieuses, comme les chartes de fondation de monastères, les *Éloges à l'empereur* et les correspondances d'hommes d'Église et de lettrés gravitant autour de la cour impériale. Elles ont abouti également à une série de nouvelles études, en particulier celles qui ont donné lieu au volume publié par Margaret Mullet et Dion Smythe en 1996 sous le titre *Alexios I Komnenos* et à celui publié par Thalia Gouma-Peterson en 2000 sous le titre *Anna Komnene and her Times*. Nous remercions tous ces auteurs, célèbres dans le passé et renommés dans le présent, qui, tous, ont joué un rôle à chaque étape de cet ouvrage.

## UNE HISTORIOGRAPHIE CONTROVERSÉE

### *L'historiographie médiévale*

#### Les auteurs byzantins

Citons d'abord le miroir d'Alexis I<sup>er</sup>, un long poème, appelé *Mousai* (*Les Muses*) qu'Alexis composa pour son fils Jean, l'héritier de l'Empire. Ce sont des conseils d'un empereur à son fils, comme l'était le *De administrando imperio* de Constantin VII Porphyrogénète au milieu du x<sup>e</sup> siècle. Dans les deux cas, il s'agit de savoir comment régler la politique étrangère et ce qu'il convient de faire vis-à-vis des peuples étrangers. Dans l'un et l'autre ouvrage, les peuples étrangers sont représentés de la même manière, s'élançant furieusement contre l'Empire entièrement encerclé. Les événements s'enchaînent de façon très semblable à partir de

ce point de départ. Dans *Les Muses*, Alexis donne un modèle d'empereur certes différent de celui prôné par Constantin VII, quand il célèbre les vertus physiques et les prouesses militaires de Jean. Pourtant, pour Alexis I<sup>er</sup> comme pour Constantin VII, la diplomatie est une nécessité absolue pour s'entourer d'alliés plus puissants que les ennemis.

Le ton épique des *Muses* parcourt également l'œuvre de sa fille, l'*Alexiade*. L'historien d'Alexis I<sup>er</sup> tend à privilégier cette geste héroïque de l'empereur par sa fille aînée, Anne Comnène. Il est vrai que c'est l'œuvre la plus complète concernant la vie et les actions d'Alexis I<sup>er</sup>. L'*Alexiade* est avant tout l'éloge d'Alexis et de son œuvre, mais elle représente aussi l'anti-portrait des empereurs qui lui ont succédé, Jean II, son fils, et Manuel, son petit-fils, auxquels Anne voue une haine tenace. Née le 2 décembre 1083, elle était la plus âgée des enfants d'Alexis. Fiancée précocement à Constantin Doukas, qui mourut jeune, elle épousa en 1097 Nicéphore Bryennios, d'une grande famille aristocratique macédonienne. En 1118, lors de la mort d'Alexis, sa vie bascula. Elle avait voulu persuader son père de choisir son mari, Nicéphore Bryennios, comme héritier, sans succès. Elle ourdit alors un complot pour faire assassiner son frère au profit de son époux et d'elle-même. Elle échoua et se retrouva bannie de la vie publique, cloîtrée au monastère de Notre-Dame-Pleine-de-Grâce. Elle prit la plume après la mort de son mari en 1138, qui laissait une œuvre inachevée, en 1148, elle achève son œuvre et se lamente sur ses infortunes. Elle dut mourir en 1155.

Certains historiens ont remis en cause le fait qu'Anne soit l'auteur réel de l'*Alexiade*, ayant remarqué une grande distorsion entre ce que cette princesse a vécu au palais et dans la capitale et son récit centré sur les grandes expéditions militaires décrites avec la précision d'un stratège. De plus, à part le récit initial de la prise du pouvoir par Alexis et les allusions aux actions de la famille, l'histoire familiale est, dans le reste de l'œuvre, intermittente. Anne Dalassène, la mère de l'empereur, n'est évoquée que dans les tout débuts du règne. Ensuite, elle disparaît de la plume de l'auteur, alors qu'elle est restée au pouvoir jusqu'en 1095, et rien n'est dit sur ses dernières années. De la nombreuse progéniture de l'impératrice Irène Doukaina, seules sont mentionnées les naissances d'Anne, de sa sœur la plus âgée et de son frère Jean, ainsi que la naissance des premiers enfants (des jumeaux) de ce dernier. Il y a peu de choses

sur les fondations nombreuses de la famille impériale, excepté la grande œuvre d'Alexis, le Grand Orphelinat de Constantinople. L'éclairage est certes mis sur Alexis, sur sa gloire, sur ses campagnes, sur ses missions religieuses, sur ses relations avec les hommes de guerre, byzantins et occidentaux. On voit surtout Alexis en mouvement et à l'extérieur de la capitale. Il apparaît comme un héros d'épopée. Les références à Homère sont extrêmement nombreuses, comme si Anne avait voulu faire d'Alexis un nouvel Achille, mieux encore un nouvel Ulysse, insistant toujours sur son habileté et sa ruse en toute circonstance et montrant comment au milieu des flots qui se déchaînent subitement, il sait toujours affronter les dangers extrêmes avec la plus grande ingéniosité. Néanmoins, la question s'est posée de savoir comment cette princesse de palais avait pu être si bien informée sur ce qui se passait à l'extérieur. Comment Anne pouvait-elle être si bien renseignée sur la politique étrangère et la grande politique en général ? Comment rendre avec tant d'authenticité les sièges des villes ? Comment se fait-il que le récit militaire occupe la moitié du texte de l'*Alexiade* ? Comment, enfin, Anne pouvait-elle comprendre aussi bien la stratégie et les tactiques militaires depuis sa magnifique résidence du monastère de Notre-Dame-Pleine-de-Grâce ? De plus, on constate que la guerre ne forme pas seulement l'essentiel de la matière du livre, mais qu'elle fournit la structure de l'œuvre, dans la mesure où tout est articulé à partir des campagnes militaires. On a pu supposer qu'il y avait une seconde main dans la rédaction de l'*Alexiade*, qui n'était autre que son propre époux Nicéphore Bryennios. D'autres historiens, au contraire, ont refusé cette hypothèse, mettant en avant le caractère exceptionnel de la princesse dans le domaine littéraire. De plus, ils ont souligné que l'épopée à cette époque était le style répandu pour tous les héros de l'histoire, qu'ils soient des héros de roman comme Digénis, ou des vaillants soldats que l'on veut célébrer : Nicéphore Bryennios use du style épique pour décrire les hauts faits de son grand-père dans son *Matériau pour l'Histoire*. De toute façon, il semble que Nicéphore Bryennios pouvait bien être une source parmi d'autres de la princesse. De son propre aveu, Anne a utilisé les rapports des généraux qui accompagnaient l'empereur dans ses expéditions. Elle dit en plus avoir entendu des conversations entre Alexis et son beau-frère Georges Paléologue qui remplit à maintes reprises des missions

## INTRODUCTION

importantes dans des endroits stratégiques. Dès le début de l'*Alexiade*, elle évoque une anecdote du Pseudo-Michel VII hué par les habitants de Dyrrachion, que rapportait le gouverneur Georges Paléologue dans une lettre à Alexis. De même, elle a utilisé des rapports de son époux qui partagea sa vie et ses goûts littéraires pendant quarante ans, tout en menant la vie d'un général accompli. Il était sur les remparts de Constantinople en 1097 contre un assaut des Croisés. En 1107-1108, il accompagna son beau-père dans son expédition contre Bohémond qui avait envahi l'Épire et fut le principal négociateur lors du traité de Dévol.

Nicéphore Bryennios fut expressément chargé par l'impératrice Irène Doukaina d'écrire l'histoire d'Alexis, comme il en témoigne lui-même dans son préambule, en s'adressant à l'impératrice :

*C'est le plus grand des travaux connus que tu nous as proposés, ô pensée et intelligence très sage, quand tu nous as imposé de rassembler les fastes du grand Alexis.*

Nicéphore Bryennios, Préambule 11

Anne Comnène raconte qu'Alexis, peut-être sur son lit de mort, maugréait cependant contre une telle initiative de l'impératrice qui accordait une trop grande place à ses exploits alors qu'il n'attendait plus que la compassion. L'œuvre de Nicéphore Bryennios, *Matériau pour l'Histoire*, est, comme son nom l'indique, non seulement inachevée, mais à peine entamée, si l'on songe qu'elle ne couvre que la jeunesse d'Alexis (1074-1079) et finit avec le règne de Nicéphore Botaneiatès, sans aborder d'aucune façon le coup d'État de 1081. C'est sans doute à la suite du coup d'État raté de son épouse en 1118, alors que lui-même connaissait une période de désaffection de la part du jeune empereur que Nicéphore s'est réellement attelé à la tâche. Nicéphore était, comme Anne Comnène, un homme très cultivé et de grande éloquence. Il paraît qu'il écrivait les discours d'Alexis. Il a fait partie des membres de cette aristocratie mécène qui, aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, commandait des œuvres littéraires. Il était lié aux grands rhéteurs et écrivains de l'époque. Il maîtrisait l'art du récit, qui suppose un entraînement aux joutes littéraires. Dès le préambule, Nicéphore annonce que son récit sera une glorification

de la geste d'Alexis. Il ne donne guère d'information sur l'éducation qu'il a reçue, et l'attention du lecteur est immédiatement attirée par le jeune âge auquel Alexis devient un soldat d'élite, puis un commandant aguerri dans les différentes campagnes qu'il mène. Au tout début du récit, il a à peine quatorze ans quand sa mère décide de l'envoyer auprès de Romain Diogénès remplacer son frère Manuel mort de maladie au début de la campagne de Mantzikert, mais il est renvoyé par l'empereur dans ses foyers. Ainsi, Nicéphore Bryennios s'attache au héros soldat et tel est le ton d'un bout à l'autre de son œuvre. Certes, Alexis a juste eu le temps d'achever son instruction secondaire. Pour Nicéphore Bryennios, les qualités du futur empereur ou du tout jeune homme issu de la grande aristocratie sont avant tout militaires et n'ont pas grand-chose à voir avec leurs qualités littéraires. En réalité, Alexis tire sa véritable gloire de la confrontation avec l'autre héros de cet ouvrage inachevé, le grand-père de l'auteur, Nicéphore Bryennios.

Ces valeurs étaient partagées par tous les écrivains de l'époque, y compris par le rhéteur Théophylacte d'Achrida qui fut un des grands témoins du règne d'Alexis. Originaire d'Eubée, il était issu d'une famille assez aisée pour l'envoyer dans l'une des écoles de la capitale acquérir une formation secondaire. Après avoir terminé ses études, il devint diacre de Sainte-Sophie et professeur de rhétorique. Le 6 janvier 1088, il prononce devant Alexis Comnène son discours à l'empereur, vibrant éloge de la politique impériale, comme il était de coutume lors de la fête de l'Épiphanie. Il est ensuite nommé archevêque de Bulgarie dont le siège était Ochrid. Le discours qu'il avait prononcé antérieurement à son très illustre et impérial élève Constantin Doukas vers 1086-1087, âgé de douze-treize ans, et connu comme *Paideia basilikè* (Éducation impériale), sur le modèle d'un *Miroir des Princes*, mettait en avant toutes les valeurs viriles et guerrières qu'il convient à un futur empereur : monter à cheval, manier la lance, l'arc, chasser à courre et faire preuve de bravoure. Et c'est exactement sur ce modèle que commence le discours à l'empereur Alexis, mais il donne ensuite des informations historiques de premier ordre sur la guerre d'Alexis contre les Petchénègues, les relations avec les Turcs Seldjoukides et un tableau de la politique intérieure à l'époque considérée. De 1103 date aussi le panégyrique de Manuel Straboromanos, un haut fonctionnaire de la cour, qui se plaint